

Résister à la crise environnementale

Sous la direction de **Luc Magnenat**

Préface d'**Alain Papaux**



Sommaire

Les autrices et les auteurs	7
--	----------

PRÉFACE

Bombe A, Climat, IA : « thoughtlessness » de l'Homme, mortalité de l'humanité.....	11
---	-----------

Alain Papaux

INTRODUCTION

Un monde fiable et non aliénant pour idéal	31
---	-----------

Luc Magnenat

CHAPITRE 1

Violence sociale extrême : les deux fronts de la survivance psychique en action.....	65
---	-----------

Silvia Amati Sas

CHAPITRE 2

« Nous » est intime. Consentement, intériorité et résistance	101
---	------------

Claire Pagès

CHAPITRE 3

La blessure morale infligée par la « culture de l'incurie » du néolibéralisme	133
--	------------

Sally Weintrobe

CHAPITRE 4**Climat, Bombe A, IA : les fronts de la survivance psychique..... 153**

Luc Magnenat

CHAPITRE 5**« Mégamorts », unité de mesure ou métaphore ?..... 181**

Silvia Amati Sas

CHAPITRE 6**Le silence, c'est le vrai crime 193**

Hanna Segal

CHAPITRE 7**Si le vrai crime est le silence, que les psychanalystes
ajoutent leurs voix au chœur antinucléaire... 215**

Christophe David

CHAPITRE 8**Hanna Segal et Silvia Amati Sas, de la menace nucléaire
des années 1980 à la crise écologique contemporaine 227**

Adela Abella

CHAPITRE 9**Résister à l'algocratie..... 243**

Vincent Magos

CHAPITRE 10**Le rêve inrêvé de la culture naturaliste :
l'expérience-limite du peuple Crow 293**

Luc Magnenat

Remerciements..... 321

Les autrices et les auteurs

Adela Abella est psychiatre et psychanalyste d'enfants, d'adolescents et d'adultes, membre formatrice de la Société Suisse de Psychanalyse. Établie à Genève, elle a été présidente du Centre de Psychanalyse de la Suisse Romande. Actuellement elle est membre du board de *The International Journal of Psychoanalysis* et présidente du comité Climat et Écologie de la Fédération Européenne de Psychanalyse. Rapporteuse au 83^e Congrès des Psychanalystes de Langue Française en 2023, elle y a présenté son travail *L'analyste et son rapport à la théorie*. Son intérêt est centré sur la clinique et sur l'interface entre la psychanalyse et d'autres disciplines : l'art, le fondamentalisme, l'écologie. Parmi ses livres : *La construction en psychanalyse. Récupérer le passé ou le réinventer ?* avec J. Manzano (2011) et *Conviction, suggestion, séduction*, avec G. Dejussel (2017).

Silvia Amati Sas est psychanalyste, membre honoraire de la Société Suisse de Psychanalyse et de la Société Italienne de Psychanalyse. Elle est née en Argentine. Elle a étudié la médecine à Buenos Aires et la psychiatrie infantile à Genève où elle a longtemps vécu. À partir de son expérience psychothérapeutique avec des réfugiés latino-américains, elle a écrit des travaux concernant les situations extrêmes vécues par ses patients, sur la violence sociale, la honte et l'éthique professionnelle. Elle a publié en italien *Ambigüité, conformisme et adaptation à la violence sociale* (2020) qui réunit nombre de ses articles. Un aperçu de ceux-ci est condensé dans ce livre.

Christophe David est maître de conférences en philosophie à l'Université de Rennes 2. Sa thèse sur « La Main et la pensée » l'a conduit à travailler dans les domaines de la philosophie de l'art et de la philosophie de la technique, dans une perspective anthropologique d'abord, puis beaucoup plus sociale et politique avec Miguel Abensour et Etienne Tassin. Christophe David a traduit de la philosophie, de la sociologie, de la littérature allemande et espagnole contribuant ainsi à introduire en France certains auteurs (comme Alfred Kubin et Günther Anders) et à renouveler le regard que l'on portait sur d'autres (comme Walter Benjamin et Theodor W. Adorno).

Luc Magnenat est psychanalyste en pratique libérale à Genève. Il est membre formateur de la Société Suisse de Psychanalyse. Il s'intéresse aux développements de la pensée écologique des sciences de l'environnement et à l'entrée de la crise environnementale dans nos vies et dans la clinique psychanalytique. En 2006, il a publié *Freud*, dans la collection « Idées reçues » des éditions Le Cavalier Bleu, qui présente au grand public la vie et l'œuvre de Freud. En 2019, il a dirigé la publication de *La crise environnementale sur le divan*, un ouvrage collectif interdisciplinaire qui fait dialoguer écologues et psychanalystes (In Press). Il est lauréat du prix scientifique Germaine Guex 2000 décerné par la Société Suisse de Psychanalyse, du prix Maurice Haber 2018 attribué par la *Revue Belge de Psychanalyse*, et du prix Climat 2023 de l'Association Psychanalytique Internationale. Depuis 2025, il est co-président avec Maria Luiza Gastal (Société Psychanalytique de Brasilia) du Comité pour le Climat de l'Association Psychanalytique Internationale.

Vincent Magos est spécialiste en santé publique. En Belgique, il a été conseiller de plusieurs ministres de la santé. Il a créé et dirigé différentes structures dans les domaines de la promotion de la santé : prévention du SIDA, prévention de la maltraitance, soutien à la parentalité. Il est également psychanalyste (École Belge de Psychanalyse, dont il a été président), psychodramatiste et formateur dans le champ de la psychothérapie psychanalytique. Il a publié quelques romans, une pièce de

théâtre et des essais, dont l'ouvrage collectif *Procès Dutroux : Penser l'émotion*. Avec Jean-Pierre Lebrun et Anne Joos, il coanime un séminaire en ligne intitulé *Clivages, radicalisations et démocratie* (www.squiggle.be).

Claire Pagès est agrégée de philosophie, ancienne directrice de programme au Collège international de philosophie, professeure au département de philosophie de l'Université Paris Nanterre (Sophiapol – EA 3932) et membre de l'Institut de psychodynamique du travail (Paris). Spécialiste de philosophie sociale et politique et de philosophie des sciences humaines principalement du domaine allemand, elle travaille à l'articulation de la philosophie, de la psychanalyse et de la sociologie. Elle est l'auteure notamment de *Hegel & Freud. Les intermittences du sens* (CNRS Éditions, 2015), *Liotard et l'aliénation* (PUF, « Philosophies », 2011), *Norbert Elias* (Les Belles Lettres, « Figures du savoir », 2017), *Pierre Clastres. Les sociétés contre l'État* (Amsterdam, « L'émancipation en question », 2024). Elle a également coordonné le volume *Elias et les disciplines* (Presses Universitaires François Rabelais, 2018) et le numéro de *Rue Descartes* consacré à Socialisme ou Barbarie (96, 2019/2). Elle a codirigé avec Vincent Jacques *Hervé Guibert, l'envers du visible* (Créaphis Édition, 2022) et avec Marc Goldschmit et Vincent Jacques le dossier « Lectures de Miguel Abensour » des Cahiers philosophiques.

Alain Papaux est Professeur de philosophie du droit à la Faculté de droit et de philosophie du droit de l'environnement, à la Faculté des géosciences et de l'environnement de l'Université de Lausanne. Il a codirigé avec Dominique Bourg la publication du *Dictionnaire de la pensée écologique* (PUF, 2015). Il vient de publier *HOMO FABER. Pourquoi nous ne ferons rien pour l'environnement* (PUF, 2025).

Hanna Segal (1918-2011) est clinicienne et théoricienne, a été l'une des figures marquantes de la psychanalyse de la deuxième moitié du xx^e siècle. Née en Pologne, elle entreprit des études de médecine à Genève avant de s'installer définitivement à Londres, où elle devint

membre de la Société Britannique de Psychanalyse. Analysée par Melanie Klein, ses contributions théoriques majeures ont porté, entre autres, sur le symbolisme, qu'elle différencia de l'équation symbolique, et sur la créativité artistique, comprise fondamentalement en termes de réparation symbolique de l'objet endommagé par la destructivité. Elle fut membre active du groupe *Psychoanalysis for the Prevention of Nuclear War* (PPNW), un mouvement international fondé au début des années 1980 par des psychanalystes britanniques et états-uniens. Le PPNW fut très actif, publiant des manifestes, organisant des conférences et participant aux congrès de l'Association Internationale de Psychanalyse, où elle présenta en 1985 son texte *Silence is the real crime*. Parmi ses livres : *Introduction à l'œuvre de Melanie Klein*, (1964); *Rêve, fantasme et art* (1991); *Psychanalyse, littérature et guerre : Textes 1972-1995*, (1997); *Hier, aujourd'hui et demain* (2007).

Sally Weintrobe est membre de la Société Britannique de Psychanalyse.

Elle a fondé le Comité pour le Climat de l'Association Psychanalytique Internationale. Elle est membre de la *Climate Psychology Alliance* et membre du conseil d'administration de l'*Ecopsychepedia*, une ressource gratuite en ligne sur les effets du réchauffement climatique sur la santé mentale. Elle a été l'une des 31 Commissaires Mondiaux du *Rapport de Cambridge sur le Développement Durable* (2021). Elle a donné de nombreuses conférences sur les facteurs psychologiques de la dégradation du climat. Ses livres sur la crise environnementale comprennent *Engaging with Climate Change* (Routledge et New Library of Psychoanalysis, 2012), *Psychological Roots of the Climate Crisis : Neoliberal Exceptionalism and the Culture of Uncare* (Bloomsbury, 2021), *Climate Psychology : A Matter of Life and Death* (Phoenix Press, coautrice, 2022) et *With Climate in Mind : Psychoanalytic Reflections on and off the Couch* (dir. Lynne Zeavin, Sally Weintrobe, Routledge, IPA « In the Community and the World » series, dir. Harwey Schwartz, 2025).

Préface

Bombe A, Climat, IA : « thoughtlessness » de l'Homme, mortalité de l'humanité

ALAIN PAPAUX

« Caïn : Êtes-vous heureux ?
Satan : *Nous sommes puissants*¹ ».

À la fin du II^e millénaire, des intellectuels qualifièrent notre civilisation prométhéenne de « société du risque », dénonçant en particulier ses profondes inégalités d'exposition et de rétribution, inversion de qui subit les dommages et de qui jouit des fruits des risques *courus*.

Günther Anders, dès « la Bombe », pensait l'homme au-delà de « l'hiver nucléaire », sans printemps qui chante : s'ouvrirait pour l'hère de la Raison l'ère de l'obsolescence, hors espérance théologique de la fin des temps, bien plutôt « le temps de la fin² ».

L'imminence de la bombe – pour l'heure transformée en équilibre de la terreur (nucléaire) –, la puissance du réchauffement climatique, passant à l'acte sous nos yeux, l'immanence numérique ayant presque

1. Lord Byron. *Caïn* (acte I, scène I). Cité par Villiers de l'Isle-Adam (1993). *L'Ève future* (p. 234). Gallimard.

2. Anders, G. (2007). *Le temps de la fin*. Éditions de l'Herne.

instantanément conquis nos esprits et nos habitudes, en bref nos mœurs, l'*ethos* de nos éthiques, ont déjà excédé le simple « risque ».

Tout y étant devenu une question de délai, nous proposâmes la dénomination « société de la menace³ », en consonance avec l'obsolescence de cet homme moderne hypertechnique, artefactuel à l'extrême, et en cela même violent à un degré similaire, ultime. L'étymologique de *menace* (du latin *minacia*) reflète en effet une manifestation de violence, indiquant à autrui l'intention de lui faire du mal⁴.

Et nous ne cessions pourtant de « parier le genre humain⁵ », jusqu'à l'abandonner désormais à la machine, lui déléguant des pans entiers de notre esprit, rassurés de ce qu'elle est et intelligente – donc *Nous*, certes d'une autre manière – et artificielle – donc *notre* production, *maîtrisable*, en conséquence, croyions-nous. L'obscur *Moyen-Âge* – dit-on encore, en parfaite ignorance – luttait contre les *possessions* de tous ordres. Notre esprit post-Lumières, lui, organise volontairement sa *dépossession*, se livrant nu, en complète obscénité – offrant littéralement ses données *personnelles* à la scène *publique* –, aux algorithmes *mystérieux* et *secrets*, *transcendant* la compréhension des consommateurs désormais *captifs*, *enfermés* dans les bien nommées « bulles de filtre ».

Toutes caractéristiques d'une grammaire religieuse. Une religion « fascinante⁶ » au reste, en ce que le quantitatif du *big data* s'y mue en qualitatif du résultat, jusqu'à ouvrir des textes qui ont pour nous du sens – ils n'en ont évidemment pas pour la machine qui se contente de

3. Papaux, A. (2013). De la société du risque à la société de la menace. Dans : *Du risque à la menace*. PUF, p. 145-164.

4. *Dictionnaire historique de la langue française* (1992). Le Robert, verbo menace, p. 1220.

5. Voir Papaux, A. (2010). Nature d'hier et d'aujourd'hui : de l'illimité à l'indisponible. Ou ne plus parier le genre humain. Dans : *Crise écologique, crise des valeurs ?* Labor et fides, p. 113 à 127.

6. Du *fascinus* latin, le sexe « mâle » dont l'état dressé hypnotise le regard de la femme, dans des fresques romaines à Pompéi, que parcourt avec délice et délicatesse Pascal Quignard dans *Le sexe et l'effroi*. Le numérique, si *fascinant*, serait-il « mâle » ? Un patriarcat alors véritablement universel, omnipotent et désormais omniscient ; masculiniste, peut-être, violent assurément... comme la Bombe A, le réchauffement climatique et l'IA...

computer, des 1 et des 0 –, accomplissant les utopies les plus folles de la « philosophie mécanique⁷ ».

Si mécanique, que cette civilisation prométhéenne aboutira à terme à son écrasement planétaire... et de notre propre mouvement. Nous serons bientôt « au pied du mur » ; comme l'illustre la couverture, un mur certes végétal, symbole de la nature dressée. Mais bel et bien un mur, infranchissable parce que le résultat de nos actions délibérées ou de nos omissions acceptées, si massives, si indécates, si grossières, que nous avons désormais érigé la nature *contre* nous. Épuisement de toutes les marges écologiques, dont résultera l'écrasement planétaire des *homo faber*, ces « hommes d'action », de l'action pour l'action, souvent sans but profond : pourvu que nous nous sentions *agir*, même si notre horizon s'est restreint à quelques centimètres carrés dans la main, rivant les yeux, égarant les esprits.

Toutes réductions et délégations, à l'IA en particulier, provoquant une formidable consommation d'énergie, induisant et la construction de centrales nucléaires⁸ (pour la plus grande joie d'*homo faber*) et, son corrélat productiviste, le réchauffement climatique⁹ : « êtes-vous heureux ? »... L'important n'est pas là ; l'eudémonisme, la « recherche du

7. Selon la formule P. Rossi (1999, 2004). *Aux origines de la science moderne*. Seuil, en particulier son éponyme chapitre IX. Une philosophie davantage liée à des modèles théoriques qu'aux réalités vécues, pragmatiques, procédant pour le coup par « *abstraction* de tous les éléments sensibles et qualitatifs » (p. 187) ; démarche *logique* (de *logos*) bien plus qu'expérimentale, pour laquelle « *expliquer* un phénomène signifie construire un modèle mécanique qui « remplace » le phénomène réel qu'on veut expliquer » (p. 191). Démarche d'un homme se pensant en premier lieu à l'image de ce Dieu Grand architecte, Horloger, Géomètre. En bref et en tous sens, Fabricateur.

8. Bill Gates a racheté une part du site nucléaire tristement fameux (ensuite d'un accident) de *Three Mile Island* pour en relancer la production atomique.

9. L'énergie nucléaire n'étant ni verte, ni propre, moins sale peut-être que d'autres sources, et pour le seul temps de l'exploitation de la centrale, mais pas pour celui de sa construction, et moins encore pour celui de sa déconstruction et de la gestion de ses déchets. Neutre, elle l'est encore moins : la production de plutonium intéresse au plus haut point les militaires, bombe atomique oblige.

bonheur », ne vibre plus au cœur de la cité, n'occupe plus le centre de la vie politique. Mais plutôt : « Nous sommes puissants¹⁰ ».

Pourtant des mains s'agitent ; un mur de mains en perdition, sans visage, semblant sombrer « corps et âme »... Englouties par trop d'humains ouvrages ? Par cette « Grotte des mains¹¹ », Luc Magnenat initiait un premier cycle de réflexions, originales, décapantes parfois, décalantes toujours, amenant la crise environnementale – plus exactement ses *agents*, trop souvent *acteurs* inconscients du mal – sur le divan.

Cette couverture, telle une icône, nous regardait plus que nous lui prêtions nos yeux, en dernière agitation d'un *homo faber* devenu trop lourd pour la Terre, si grave qu'à lui seul il provoque l'anthropocène ; si arrogant qu'il donne son propre nom – *anthropos*, humain – à cette ère nouvelle et délétère à la faveur de laquelle l'*histoire* se « fait » – *faber* encore – *géographie*, le *mondain mondial*, suivant les expressions suggestives de M. Serres dans son *Contrat naturel*.

Autant de paradoxes que les études ici réunies interrogent, suivant une voie psychanalytique du meilleur aloi heuristique : *donner* à réfléchir sur l'étrangeté de l'homme lui-même et, tout aussi bien, de l'homme à lui-même : Œdipe n'est-il pas d'abord une énigme ?

En écho à *La crise environnementale sur le divan* et son angoissant « mur de mains », sur un « air de famille » dès la couverture, le présent ouvrage circonscrit l'obstacle en toute lucidité et tente d'évaluer, en toute honnêteté, la « monumentalité » du mur que l'homme a *fait* de ses propres mains et de son propre chef, soudainement devenu végétal : l'homme dressé contre la nature finit par dresser contre lui la nature, contre laquelle en effet il va s'écraser.

Conscients de cette humanité « au pied du mur », des psychanalystes disent sans fard ni détour, l'obstacle ainsi dressé : l'Homme lui-même en vérité. Des psychanalystes, dignes et inquiets guets d'un malheur qui s'avance inexorablement, dont ils nous entretiennent des premiers

10. Lord Byron. *Caïn* (acte I, scène I). Cité par Villiers de l'Isle-Adam (1993). *L'Ève future*. Gallimard, p. 234.

11. Couverture de Magnenat, L. (dir.) (2019). *La crise environnementale sur le divan*. In Press. Illustration d'Eduardo Rivero, la Grotte des mains, Patagonie.

effluves mortifères perçus, ceux de l'écrasement planétaire de l'homme sur les limites de la biosphère¹², suivant ce paradoxe insurmontable d'une créature « écervelée » (*thoughtless*) devenue impuissante par trop de puissances.

Paradoxe ou énigme ? L'inscription au fronton du temple d'Apollon à Delphes participe des deux, pour formuler la question la plus redoutable que l'homme avait à s'adresser à lui-même pour être authentiquement homme, « honnête homme » disait-on autrefois : « connais-toi toi-même ».

On préférera fuir la question, recevant pour « poétique » – par-là la moquant facilement –, l'image, perturbante, d'un avenir fixe vers lequel nous nous mouvons : « De même qu'on s'est trompé longtemps sur la marche du Soleil, on se trompe encore sur la marche de l'avenir. L'avenir est fixe, cher Monsieur Kappus, c'est nous qui sommes toujours en mouvement dans l'espace infini¹³. » Une métaphore devenue pourtant littéralement « poétique », *produite* là, dans la vie réelle, incarnée par les comportements de l'homme moderne dans les trois domaines-phares qui rayonnent son incommensurable puissance, son indépassable arrogance, si démesurées qu'elles nous rendent impuissants... puisque notre destin se *révèle* fixe.

Déjà arrêté « à la faveur » de ce triptyque consternant : l'Homme enveloppé dans les fumées du champignon nucléaire ; cultivant si intensivement Terre, si industriellement Nature qu'Elle s'étouffe ; état d'asphyxie d'une intelligence si atrophiée qu'Il s'abandonne à plus efficient que Lui en matière de calcul, à la machine. L'anglais nous dit pourtant sa parfaite inintelligence : *computer*... qui « compute », le zéro en un et le un en zéro, le rien en peu et le peu de rien, l'IA.

La métaphore « poétique » d'un avenir « arrêté » *produit* (*poiésis* précisément) le monde actuel et sa promesse de fin d'une large part des humains. Une fin déjà « actée » – un anglicisme qui exprime l'activité furieuse d'*Homo faber* –, une manière de « destin », noir, pourtant élu

12. Sur la notion d'écrasement planétaire, voir notre *Homo Faber. Pourquoi nous ne ferons rien pour l'environnement* (2025). PUF.

13. R.-M. Rilke (1937, 1989). Lettre de 1904. Dans : *Lettres à un jeune poète*. Grasset (Les Cahiers Rouges), p. 90.

par l'homme lui-même avançait Heidegger, un avenir fixe parce que nous n'avons pas répondu à « l'Appel de l'Être ».

Dernière notion trop paresseusement qualifiée d'obscur ou de mystique, que notre modernité économique et technicienne explicite parfaitement, sans même s'en rendre compte, ce qui montre toute l'obscurité de ce nouveau (et premier en vérité) *Dark Age* : prendre le *moyen* pour la *fin*, emblématiquement exhauser l'argent en but de l'activité professionnelle voire d'une vie ou encore la recherche de la puissance pour la puissance, de la consommation pour la consommation. Pareille confusion du *moyen* et de la *fin* donne à comprendre l'errance d'une impuissance par trop de puissance.

Cette confusion ne constituerait-elle pas également le ressort de la « honte prométhéenne » – une notion à propos de laquelle la psychanalyse a assurément beaucoup à nous apprendre –, rapport jaloux à nos propres prouesses techniques, qui *fait* de la *machine* le modèle de l'humain. Exemplairement, « honte prométhéenne » induite par l'« *Intelligence* artificielle » retournée contre l'homme se comparant à cette quintessence des *moyens* et constatant ses faibles *performances* mnémoniques ou computationnelles.

Un biais prégnant dans les sciences cognitives prônant l'ordinateur comme modèle du cerveau, pis de l'esprit en adoubement de l'« *Intelligence artificielle* » : « La démarche consistant à projeter ainsi [c'est la raison (*ratio*), faculté de calcul notamment, qui a permis l'invention de l'ordinateur] l'esprit humain dans un objet matériel a toujours été, depuis le premier silex taillé, le ressort du progrès technique et de la maîtrise humaine des choses. Mais c'est d'un mouvement inverse que procède aujourd'hui le cognitivisme qui nous tient lieu de science de l'esprit : il projette sur l'esprit humain le modèle de la machine à calculer et espère ainsi, les nanotechnologies aidant, parvenir un jour à la maîtrise matérielle de la pensée¹⁴. »

14. Supiot, A. (2005). *Homo juridicus*. Seuil, p. 12-13. Le cerveau n'est jamais qu'un organe que le corps se forge... comme la société se façonne un droit.

Papaux, A., Schenk F. (2024). *Le corps du droit*. Infolio. Analysant le cerveau, localisant des aires pertinentes, rien n'est encore dit sur l'esprit, moins encore sur l'âme...

Une substitution qui annonce notre assujettissement, notre « servitude volontaire » – paradoxe qu'éclaire si opportunément le présent ouvrage – à la technique, nous conduisant à en manquer les enseignements principaux pour n'en retenir que ce qui nous *sert* : avant que d'être *moyens*, les techniques sont notre *propre*¹⁵.

Une qualification qui nous distingue des animaux, au rebours des affirmations désormais convenues sur les cultures « singes » ou « corvidés » suivant un glissement paresseux opéré par maints écologistes vers l'effacement de toute différence entre l'homme et l'animal. Nous verrons que la *parole*, et pas seulement le *langage*, suivant une nouvelle confusion paresseuse¹⁶, constitue et installe l'homme en singularité – qualifiée, à raison, et à multiples titres, de « symbolique » – dans *son* rapport au monde, et sur laquelle, une fois encore, la psychanalyse a tant de propositions et de suggestions à avancer.

Prétention naïve ou scientisme vulgaire que d'affirmer le *sollen* (devoir-être), résultante mécanique du *sein* (être), « sans foi ni loi » médiatisant ce constat soi-disant de pur fait : le *juste* se déduirait du *vrai*, le *ought* du *is*, masquant l'intercession du *choix* pour ne point avoir à en assumer les conséquences puisque les faits ont commandé la conduite. L'empirisme, dont la culture anglo-saxonne néolibérale se réclame *ad nauseam*, dénonce pourtant cette médiocrité conceptuelle comme *naturalistic fallacy* (paralogisme naturaliste) jusqu'à l'oxymore au principe de nombreuses éthiques environnementalistes, la prétendue « valeur intrinsèque ».

L'écologie insiste volontiers sur Prométhée, trop puissant en effet, mais néglige souvent d'interroger les ressorts métaphysiques ou anthro-

15. Lalande, A. (1928, 1988). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, entrée « Propre ». PUF, p. 844 : « Il est ce qui exprime quelque chose qui appartient en propre au sujet, c'est-à-dire qui est essentiel sans pour autant constituer son essence, dans la mesure où tantôt il arrive et tantôt il n'arrive pas. Par exemple, le propre de l'homme est d'être apte à la lecture et à l'écriture, ou encore au rire [...]. Le propre dénote ainsi une cohésion plus grande que l'accident et permet d'éclairer davantage les caractères qui appartiennent exclusivement à un sujet ». Le propre appartient donc à *tous* les individus de la même classe et à *eux seuls*.

16. Dit autrement, si les animaux (et même les plantes) *communiquent*, seuls les hommes *parlent*, constat de linguiste qui remonte à... Aristote.

pologiques du *Prometheus unbound*¹⁷. Notre propension moderne à négliger les *fins*, tant naturelles qu'anthropologiques, parce que fruits de nos *choix*, individuels ou privés de surcroît, favorise une interprétation du monde selon les seuls *moyens*, réduisant trop vite la technique au rang de *tekhne*, art, *instrumentum*. Alors que la place, *intime*, de la technique dans l'*existence concrète*, incarnée de l'homme, sa contribution *intrinsèque* à son *être* même, se révèle par le frère jumeau : Épiméthée. De façon plus édifiante encore par « la *faute* d'Épiméthée » dont procède « l'homme *sans qualité* » (R. Musil), une *absence* en préparant la « honte prométhéenne », toute moderne, elle, conduisant à nous abandonner aux bras – bien plutôt griffes – de la technique.

Épiméthée est en charge de distribuer les diverses qualités de la nature (rapidité, ruse, dangerosité, etc.) entre les différentes créatures de sorte qu'elles ne s'annihilent pas « de concert ». Au terme de son œuvre de *faber*, tous les vivants se trouvent harmonieusement pourvus en fondement d'une vie authentiquement *commune* ; équipage dessinant un *cosmos*, non un simple « *uni-vers* ». Cette homogénéisation du monde typiquement moderne s'ensuit de la suppression galiléenne de la distinction entre la sphère supralunaire et le monde sublunaire, à la conséquence angoissante : rien désormais n'échapperait à l'adultération. Elle caractérisait le seul monde terrestre, sublunaire, tout pénétré de décrépitude pour les Anciens : naissance, croissance, mort ; impermanence, corruption ontologique, diminution ; le marquent à jamais.

Satisfait, sa besace vide, Épiméthée appelle Prométhée, le jumeau « qui voit à l'avance, anticipe » (indique son nom), lequel après examen et « ré-flexion », et sans doute appréhension, interroge sur la qualité dont l'homme a été doté. Tout d'imprévoyance animé, créature écervelée, Épiméthée se rend *alors* compte que la race des humains a été tout bonnement oubliée. Le nom « Épiméthée » ne signifie-t-il pas le négligent, l'étourdi, celui qui voit « après coup » les conséquences de ses actions ? L'animal humain se retrouve *impropre* à la nature, sans pro-

17. Référence à la pièce de théâtre *Prometheus Unbound* (1819) de Percy B. Shelley et à l'étude d'histoire économique *The Unbound Prometheus* (1969) de David S. Landes.

priété *spécifique*, littéralement « bon à rien » ou « homme sans qualité ». Créature paradoxale dont la nature est l'« a-nature » : il doit recourir à l'*artefactuel* pour être *naturel*, s'insérer dans la nature pour simplement commencer d'exister, « *ek-sistere* », se *tenir stable* dans l'être, *debout* dans le monde. Il *est, en dehors de lui-même*, allons-nous voir.

Par la « *faute d'Épiméthée* », une « action par omission » (*infra*), la technique a « cessé » dès les origines (donc n'a « jamais été ») de n'être pour nous qu'un moyen, s'éprouvant au rebours intime, « intrinsèque » en toute rigueur de pensée. H. Bergson soulignera « l'insuffisance même des moyens naturels¹⁸ » de l'homme en caractérisation de sa complexion inachevée, toute sa vie durant « néoténique » en quelque sorte, l'obligeant à tant d'efforts *techniciens* pour *se faire du monde* un « gîte¹⁹ ».

Stiegler parlait à ce titre de « défaut d'être », d'un manque consubstantiel, de l'ordre du constat, non du jugement dépréciatif commentions-nous à propos de ses réflexions concernant la « *faute d'Épiméthée* » : « l'artificialité [...] de l'homme compense son défaut d'être-au-monde, n'étant qu'*au monde* et non *du monde* comme les autres animaux, imprimant un relief positif à *faber*, et même mélioratif vis-à-vis de notre condition animale. Le *faber* comme phase de la culture n'en constitue certes pas la finalité ultime, moins encore l'entéléchie c'est-à-dire le plein accomplissement de la nature humaine, mais son support dans l'urgence animale – celle de tout vivant – de se tenir *dans* le monde, étape première et primordiale de la condition de possibilité de la culture²⁰ ».

Eu égard à cette claudication ontologique, l'artefact ou la prothèse n'est en rien un simple *instrumentum*, un simple *moyen*, de l'ordre de la raison dite « instrumentale » que Heidegger avait dénoncé dès le milieu du siècle passé. La technique *nous* est infiniment plus essentielle, au point que nous devons *en* répondre, en sommes *redevables*, une dette que doit *honorer* l'endetté, l'*obligeant* à beaucoup d'humilité et de par-

18. Bergson, H. (1907, 2018). *L'Évolution créatrice*. PUF, p. 143.

19. Jonas, H. (1979, 1998). *Le Principe responsabilité*. Flammarion, citant l'*Antigone* de Sophocle dans la traduction de P. Mazon, p. 23.

20. Papaux, A. (2025). *HOMO FABER. Pourquoi nous ne ferons rien pour l'environnement*. PUF, p. 34.

cimonie, dénommées aujourd'hui « décroissance » : « *Verschuldet*, est coupable de, porte la responsabilité de. *Schuld*, à la fois faute et dette, se rattache à *sollen* (“devoir”) qui réunit originellement les deux sens de commettre (une infraction) et d'être tenu (des conséquences)²¹. » Une dette qui ne peut apparaître pleinement cohérente et convaincante qu'en référence à la « *faute d'Épiméthée* », dont l'*hybris* du jumeau (!) Prométhée n'est que la conséquence²².

Parler de la seule « civilisation prométhéenne » masque le ressort ultime de la technique dans notre nature et la compréhension de son omniprésence dans notre monde. Reprenons les trois thèmes-phares de cet ouvrage : possibilités illimitées d'« a-néantir » l'homme sur Terre ; immersion de cette créature écervelée dans sa « propre pollution » ; profanation consentie de son intériorité par l'« ob-scénité » des réseaux sociaux livrant en effet l'intime sur la scène publique. Un excès (*hybris*) technicien provoquant une crise dont les réponses ne peuvent être techniques, au principal, puisque la prothèse révèle et prolonge, certes en le compensant, notre *défaut d'être* : « La « pro-thèse » est ce qui est posé devant, ce qui est dehors, au-dehors de ce devant quoi cela est posé. Mais si ce qui est dehors constitue l'être même de ce au-dehors de quoi cela se trouve, alors cet être est *hors de lui*. L'être de l'homme est (d'être) hors de lui. Pour suppléer la faute d'Épiméthée, Prométhée fait à l'homme le cadeau, ou le don, de le mettre hors de lui. L'homme, dirions-nous, réalise ce qu'il imagine parce qu'il est doué de raison, de *logos* – c'est-à-dire aussi bien de langage. Ou bien est-ce parce qu'il réalise ce qu'il imagine – c'est-à-dire, comme nous le disions à l'instant, parce qu'il est hors de lui – que l'homme est doué de raison – c'est-à-dire de langage ? Est-ce la *tekhne* qui procède du *logos*, ou l'inverse ?

21. Heidegger, M. (1954, 1958). La question de la technique. Dans : *Essais et conférences*. Gallimard, p. 13.

22. À suivre Stiegler, B. (2018). *La Technique et le Temps. La Faute d'Épiméthée* (tome I). Fayard, p. 216. Heidegger ne mentionne pas la figure d'Épiméthée dans ses analyses du destin technicien de l'homme, comme de nombreux autres philosophes ou écologues au demeurant. Que *faute* et *négligence* ou *imprévoyance* soient à l'origine de la technique *en tant qu'essentielle* à l'homme ne saurait pourtant être sous-estimé.

Ou bien plutôt n'est-ce pas que *logos* et *tekhne* ne sont l'un et l'autre que des modalités de l'être hors-de-soi²³ ? »

Manque, manque d'*être*, hors de soi, faute, *logos*, langage, imagination, autant de notions sur lesquelles la psychanalyse, aux côtés d'autres pensées évidemment, doit enquêter, « *inquiry* » disait-on par le passé, « intelligence » diront les services secrets de sa Majesté – *Intelligence Service* – dont vient le nom de notre actuelle et révérée Intelligence Artificielle. Cette dernière enquête, par conséquent, peut ne pas être intelligente du tout, voire carrément bornée : le numérique du *Big Data* opère par moyennes de moyennes de moyennes... C'est dire toute la démission de l'homme moderne que l'on prétend pourtant, et doublement, et arrogamment, *sapiens sapiens*.

Tout *sapiens* qu'il est, l'homme, au rebours des autres animaux, ne peut pourtant *exister* hors l'artefact. La technique recèle ainsi une intimité – en compensation d'un défaut d'être *constitutif* – au *vivant* humain considéré dans sa complexion *incarnée*, qui justifierait de la qualifier d'« organe inorganique²⁴ » : « organe » puisqu'il ne peut s'en passer *pour vivre* ; et « inorganique » s'agissant d'un artefact, d'un outil produit de main d'homme et non d'élan de la nature : « exo-somatique ».

Indispensable à l'inscription *vitale* de l'homme dans la biosphère ou « exosomatique *d'insertion* », la technique dérivera, dès cette nécessité première assurée, vers l'« exosomatique *d'arrachement* » à la nature, méthodiquement conduit sous la forme canonique d'un extractivisme – des choses et des personnes – débridé. *Prometheus unbound* occupera la quasi-totalité de la modernité, industrielle et industrieuse, « besogneuse », créature « *beruflich* » à suivre une expression prophétique de Martin Luther.

Pourtant, considérée la nature intime de l'« organe inorganique », l'excès (*hybris*) n'est pas consubstantiel à la technique, laquelle n'emporte pas forcément destruction de l'environnement. Un *choix* se love,

23. Stiegler, B. (2018). *La Technique et le Temps. La Faute d'Épiméthée* (tome I). Fayard, p. 224.

24. Papaux, A. (2025). *HOMO FABER. Pourquoi nous ne ferons rien pour l'environnement* (partie II). PUF.

par conséquent, sous les apparences de l'intrinsèque destructivité de l'artefact vis-à-vis de la nature telle que pérорée par les technophobes. Un choix toutefois si masqué qu'il n'apparaît pas, alors qu'il opère, avec résolution même : pour le droit, en contexte d'urgence, ne pas agir entraîne condamnation de l'inaction et responsabilité de l'agent demeuré passif. Les juristes parlent alors d'« *action* par omission » : en contexte d'urgence, ne rien décider, c'est agir ; l'omission vaut action, la démission responsabilité.

Une version, par temps de paix, de la « banalité du mal », dernière expression effroyable et percutante du mal *ordinaire* de l'homme *ordinaire*, « humain trop humain », et surtout pas « inhumain », sans doute notre plus profonde blessure narcissique, dramatiquement dénoncée par H. Arendt et que J.-P. Dupuy, épistémologue si pénétré de la question du mal, ramasse dans une formule édifiante en synthèse du comportement du responsable national-socialiste R. Eichmann : *thoughtlessness*.

L'Occident et maintes civilisations plus ou moins envieuses de son mode de vie ont donc bel et bien choisi de ne rien faire, ou si peu, en matière de climat, de biodiversité, d'inégalités sociales... L'hypocrisie tient dans la dissimulation du choix plus que dans ce choix lui-même : certaines doses de vérité seraient-elles létales ? interroge l'exergue proposée par L. Magnenat. Nous *pouvons décider* de ne rien changer à notre mode de vie, certes trop dispendieux en énergies et en matières pour Terre, demeurer dans l'excès et renoncer à la transition écologique comme à l'humilité anthropologique malgré le savoir scientifique, parce que la vérité ou la rationalité scientifique n'entraîne pas la moralité, ne commande pas la justice, ni *de jure* ni *de facto*. Il y a bien de la naïveté à attendre du *vrai* qu'il détermine le *juste*. Pire, de l'irénisme en pensant qu'il doit le déclencher et de la puérilité en espérant qu'il va le déclencher.

Entre le *vrai* et le *juste* se love la politique, le choix précisément. En bref, l'écologie scientifique en rien ne *commande* à l'écologie politique. La science n'est pas la politique, rappelait, lucide, B. Latour : « Il devient urgent de ne pas demander aux sciences de *trancher*, de ne pas exiger

du droit qu'il *dise vrai*²⁵ », non pour nous décharger de la responsabilité de nos actes, et surtout de nos omissions, mais, au rebours, pour nous en montrer tout le poids, immense, angoissant, stupéfiant, incommensurable, inhibant enfin. La procrastination ne constitue-t-elle pas un thème majeur de la psychanalyse, laquelle gagne déjà là sa pleine pertinence en matière environnementale ?

Une procrastination si lâche qu'elle plonge les droits de l'homme dans un dilemme effrayant qui menace de les ruiner dans leur *essence* universaliste : ou nous maintenons notre niveau de vie très élevé, mais devons alors cesser d'affirmer les droits de l'homme « universels », la Terre ne pouvant supporter l'extension de ce mode dispendieux à dix milliards d'individus ; ou nous prétendons conserver cette portée universaliste essentielle et devons en conséquence réduire drastiquement notre niveau de vie... Avons-nous choisi ? En mai, la Suisse a épuisé sa part de « Terre *renouvelable* », le « jour du dépassement » advenant dès février aux États-Unis.

En matière de choix, l'homme est le seul animal à se poser la question du *bien* et du *mal*, enjeu de *valeur* qui est le propre du *zoon politikon logikon*, « *vivant politique* parce qu'il délibère » (*logos*), « ré-fléchit », soulignait déjà Aristote il y a deux millénaires et demi, se révisant et s'amendant, ou persistant et signant. Cette question, il se la pose parce qu'il est *au* monde seulement et non *du* monde, parce que sa *présence* à la biosphère est *indirecte*, médiatisée par la technique, et par là possiblement sujette à l'*hybris*. La technique est seulement *accidentelle* pour l'animal suivant une inscription dans la nature qui « va de soi », par elle-même, la *physis* des Grecs signifiant « qui a son mouvement en lui-même ». Alors que l'homme, par son « organe *inorganique* », imprime de l'extérieur le mouvement à son artefact qui n'est donc pas naturel mais artificiel, précisément. L'« a-nature » de l'homme traduit cette tension au sein de l'être même de cet étrange vivant qui doit fabriquer de l'artefactuel pour s'inscrire dans le naturel.

25. Latour, B. (2002). *La fabrique du droit*. La Découverte, p. 257.

En cela, seul l'homme est responsable de ses actes. Il répond *de* ses actes alors que l'animal répond à la nature, demeurant toujours à l'intérieur de la *physis*. L'illimitation est le propre de l'homme, comme la technique est le propre de l'homme. Et la technique permet précisément l'illimitation ou *hybris*, l'action de sortir de la place qu'avait circonscrite pour chaque créature Dame Nature, d'excéder son statut, de vivant en l'occurrence, de vivant politique en singularité c'est-à-dire *choisissant*, partant *répondant*, même de ses actions par omission... Si cet être particulier était conséquent et non pas écervelé, *thoughtless*, « Épiméthée ».

Parce que la technique est le propre de l'homme, les trois thèmes retenus en structuration de cet ouvrage acquièrent une dimension littéralement *existentielle*. Pas simplement de celle ayant trait à l'individu, un *tel* ou un *tel* dans *telle* situation, même si ce « tel » peut comporter des milliards d'occurrences, dix par exemple concernant le réchauffement climatique. Existentielle pour l'Homme comme tel, devenu « genre mortel » et plus seulement « genre *des mortels*²⁶ », comme le craignait Günther Anders, auteur prémonitoire de *L'obsolescence de l'homme* (1956), une redéfinition formulée à la « faveur » de la Guerre froide nucléaire, dans *Le temps de la fin*²⁷.

Une dimension « destinale », *ultime*, à tout dire « sacrée » pour qui se rappelle que la pollution désigne l'introduction du profane dans le sacré ; la « profanation » est pollution. Le droit romain déclarait l'anéantissement ontologique et politique de l'*homo sacer*, celui qui avait profané, lui supprimant toute identité au point de pouvoir être tué sans conséquence juridique, corrélativement de ne pouvoir être consacré aux dieux. *Le Mal propre* (M. Serres) n'est-il pas le mal propre à l'homme moderne, si enclin à souiller pour s'approprier, littéralement à polluer la chose pour se la rendre « propre », en éloigner tous les autres prétendants. Marquer son territoire, le compassant et le conchiant pour en

26. Sa définition classique, en contraste d'avec les dieux, les « immortels », dans la pensée grecque.

27. Anders, G. (2007). *Le temps de la fin*. Éditions de l'Herne.

« con-sacrer » les limites, insiste Serres, tel Romulus, s’interrogeant dès lors sur la souillure, volontaire ou inconsciente, comme possible origine d’une pollution que l’on sent et ressent mais contre laquelle on ne lutte guère ?

Les trois thèmes directeurs retenus expriment à leur manière la quintessence de la pollution : des souillures *englobantes* et *indélébiles*. Ici, fumées radioactives de bombes délibérées ou de centrales négligées, aux effets d’éternité au regard d’une simple vie humaine. Fumées s’élevant aux cieux pour mieux répandre leur toxicité, y enveloppant tout vivant ; malignes en tous les sens, au point de laisser dressées toutes les constructions humaines, les artefacts, alors que le vivant y est effacé, éradiqué ou contaminé de si sournoise façon que les futures générations en hériteront, dans les terres et les gènes.

Là, le réchauffement climatique, notamment provoqué par l’agriculture intensive, laquelle n’est au reste plus le fruit d’*agriculteurs*, moins encore de « *pays-ans* », mais de « producteurs », une industrie besogneuse aux produits toujours plus inappropriés – aux hommes, aux lieux, à l’environnement –, aux *outcomes* toujours plus polluants. Une pollution atteignant à l’*hybris* généralisée, sur un plan planétaire, par des « objets-monde », des artefacts « dont l’une des dimensions au moins, temps, espace, vitesse, énergie... atteint l’échelle du globe²⁸ », nous introduisant à l’inquiétant Anthropocène : aucun sol épargné par les pollutions, aucun océan aussi bien, et aucun corps humain désormais. Plastiques dans l’estomac, dans les poumons, dans le sang, le moment du dernier repas convivial et apaisé avec Dame Nature a sonné : « Anthro-po-Cène²⁹ ».

Enfin, l’intelligence artificielle. De leurre pour l’ouverture à tant de mondes possibles que l’IA nous offre à l’infini... Excepté pour la Terre : point de « Terre’ » ou « Terre B ». De noirceur pour le monde dont elle nous prive par ses incessantes « inter-ventions », venant *entre*

28. Serres, M. (1990). *Le contrat naturel*. François Bourin, p. 34.

29. Sur cette idée de théologie laïque ou écologique, voir Papaux, A. (2025). *HOMO FABER. Pourquoi nous ne ferons rien pour l’environnement*. PUF, p. 416 ss.

nous et lui, nous le restreignant en le formatant. De chaleur enfin pour la consommation d'énergie, nous réchauffant pour refroidir cette « Intelligence *générative* »... de quoi exactement ? Du paradoxe d'un « tout disponible » qui nous rend à tout indisponible, insensible, inattentif. Ne sait-on donc plus que « l'attention est la piété naturelle de l'âme³⁰ » ? Le premier pas de la pensée, pour qui souhaite penser.

Les « troubles de l'attention », une épidémie contemporaine, équivalent ainsi, à leur manière, à un défaut d'être. L'IA est l'*instrumentum* d'un homme *diminué* bien davantage que la promesse d'un individu *augmenté* tel que rêvé et manipulé par le transhumanisme dans sa recherche du « *enhancement* » ou « augmentation » d'*Homo*... en compensation, et prolongement, selon un cycle infernal, de sa honte prométhéenne.

Un posthumanisme au meilleur sens du terme : le *post* de l'accomplissement de l'humanisme, de son *achèvement*, mot de troublante ambivalence, peut-être déjà plus perfection (*achievement* en anglais) mais anéantissement au sens d'un édifiant « futur antérieur » : la créature humaine *aura été*. Une antériorité du futur de la nouvelle espèce mortelle qui ne laissera pas même des souvenirs, pas même des vestiges : l'humain y sera « néantisé ». Un effacement total de cette créature devenue toute profane, sans limite ni limitation, déluge de puissances : « après-demain, le déluge sera quelque chose qui aura été. Et quand le déluge aura été, *tout ce qui est n'aura jamais existé*. Quand le déluge aura emporté tout ce qui est, tout ce qui aura été, il sera trop tard pour se souvenir, car il n'y aura plus personne³¹. »

Ne sommes-nous pas déjà fous ? *Mad* en anglais, *MAD* en américain, *Mutual Assured Destruction*, l'équilibre nucléaire de la destruction réciproque assurée permettant aux divers « chiens » de la pseudo « Communauté internationale » de demeurer en faïence, aux abois certes, bandés, mais arrêtés, interdits... pour l'heure.

30. Selon une formule attribuée à Nicolas de Malebranche.

31. Dupuy, J.-P. (2005). *Petite métaphysique des tsunamis*. Seuil, p. 10. Commentant l'allégorie (ces métaphores ou sens figurés devenant littéralement sens propres dans notre monde de la démesure) du déluge filée par G. Anders, telle que présentée dans l'ouvrage de Simonelli, T. Günther Anders. *De la désuétude de l'homme* (p. 84-85).

Cet « accord atomique » infernal ressortit à l'action consciente, qui pose devant elle cet « ob-jet » (précisément), dans une perspective de « maîtrise », certes en creux dans la mesure où la perte de la maîtrise sera la néantisation de tous les belligérants voire de l'humanité entière ; *équilibre* néanmoins, dût-il être *mad*. Sans doute serons-nous immergés dans la mort si le déclenchement a lieu, au moins sera-ce « délibéré », pensé, *thought*.

Englobés nous le serons aussi dans le climat en son réchauffement, menaçant et pourtant irréversible par les moyens humains. Une immersion aucunement recherchée : nous nous sommes réveillés *dans* la catastrophe, piégés en quelque sorte, hors de notre volonté *délibérée*³². Une immersion non consciente des décennies durant, affrontés à laquelle nous nous trouvons désemparés, « face à » une « position », un état, qui ne dépend plus de nous *sur le principe* : l'immersion *est*, là, présente, tout autour de nous, irréversible, inamissible, et pourtant en larges parts négligée.

Englobés et immergés *en* lui, nous ne pouvons plus concevoir l'environnement comme un « ob-jet », plus instaurer quelque distance entre nous et Lui : nous sommes Lui. Lui n'est pas nous : Nature *est* sans l'homme. Une asymétrie principielle qui ruine toute possibilité de « contrat naturel », la logique contractualiste requérant la stricte égalité des « cocontractants ». L'humain n'aura bientôt que des *devoirs*, dernière expression incongrue, inconvenante à tout dire, ayant d'ailleurs disparu de toutes les déclarations des droits de l'homme depuis celle de la Révolution française, elle encore « de l'homme et du *citoyen* » [nous soulignons]. Ce malheur « ad-viendra », viendra à nous, comme simple résultante d'actions qui ne le visaient pas sciemment : *unthought*.

L'IA aussi va nous digérer, le numérique nous ayant déjà enveloppés en totalité. Nous sommes immergés dans les ondes depuis de nombreuses années, si peu envisagées dans leur négativité physiologique, déjà, qu'aucune enquête épidémiologique n'est conduite avant l'introduction des techniques diverses et variées qui n'ont de cesse de les multiplier et

32. Autre chose est de ne rien entreprendre pour ralentir ce réchauffement désormais enclenché.

de les intensifier. Attitude de peu de sagesse qui annonce le geste final, en imitation du Divin, consistant à « é-labor-er » (encore *homo faber*) sciemment une IA autonome, littéralement une créature (ici artificielle) créée *libre* de son Créateur et par son Créateur, l'Homme moderne *Prometheus unbound*.

La « chose³³ » IA est encore un « ob-jet », de main d'homme, mais auquel le consommateur « écervelé » s'abandonne volontairement, en acceptant le résultat « magique » de la *consultation*, en toute « *thoughtlessness* ». Exceptés les programmeurs et a fortiori les *dirigeants* des réseaux sociaux et autres « *chatbots* » qui, par définition, nous *guident*, d'intention délibérée, vers l'oubli de nous-mêmes, dans le paradoxe apparent de ne parler que de soi, de ses propres appétences et préférences, plaisir puéril de ne rencontrer que du *même*.

Une « béatitude du simplisme » que les « bulles de filtre » entretiennent savamment en réduisant le monde de la pensée humaine à une seule dimension, le *même* ou *rien* : l'internaute « click » sur « like » ou... rien, les sites ne comprenant que l'icône du pouce levé, sans aucune autre proposition alternative. Plus exactement ou plus cyniquement, l'alternative d'un ostracisme *de fait* par l'absence de toute trace sur le site de l'avis *autre*. Une néantisation de la contradiction, voire de la simple différence, ainsi privée de toute existence numérique. Évitant de la sorte tout débat, nous serons bien assurés de ne pas « ré-fléchir », notre avis n'ayant pas à être fléchi une seconde fois par la comparaison d'avec un avis simplement *autre*. *Thoughtlessness*.

Plus absolu – parce que moins dupes ? – les concepteurs des machines les plus hardies, les *armes*³⁴, cherchent à perdre « volontairement³⁵ » le contrôle sur la créature numérique, voie « allègrement » empruntée à propos des *armes autonomes*. Elles rendent de plus en plus

33. Soit *res* en latin (donnant le « *real* » anglais), qui équivaut à *causa* en droit, la *cause* judiciaire en particulier, qui se plaide et *qui cause*, emportant en cela quelque responsabilité de l'auteur « *verschuldet* », *obligé*.

34. Les animaux n'en connaissent pas, moins encore pratiquent-ils la destruction massive et autres crimes de masse.

35. À tout le moins sur le mode de l'action par omission.

impraticable, suivant une négligence consentie, la *décision* humaine supervisant le déclenchement de la mort, en rien artificielle, elle. La vitesse trop élevée de la machine « contraint » le « combattant » (perversement confiné derrière son écran, loin de tout front charnel) à abandonner son choix, et surtout sa responsabilité, à la machine qui appliquera le programme « par défaut » – « donner la mort » notamment – dont *il* aura pourvu sa créature (des drones par exemple) *en amont*, dans un laboratoire bien « propre », pur de tout regard l'interpellant : « *homo demens de-mens*³⁶ ».

Tant d'intelligence, et même de sagesse technologique, mise au service de la déresponsabilisation, de la non-pensée, de la « *thoughtlessness* », un « *homo sapiens demens* » comme le synthétisait si suggestivement L. Magnenat dans *La crise environnementale sur le divan*³⁷.

Homo sapiens demens que vient doubler, ajouterions-nous, un *homo faber* tout dominant, et déjà peu regardant de l'état de la planète, négligeant de surcroît la santé de sa propre intériorité, abandonnée à l'artifice qu'il lui plaît de croire – ô dérision – « Intelligent ».

Somme toute, un oubli de la finitude, l'oubli que la technique est elle-même « oubli » de notre défaut d'être, certes sous la manière de la compensation ; désormais sous la bannière de *moyens* et de *puissances* profus, lesquels ne suppriment en rien la claudication ontologique. Ayant réduit la technique au rang de simple *instrumentum*, nous avons oublié quel oubli de la vulnérabilité elle réalisait pour notre survie originelle, quel oubli de la finitude elle opère en travestissement de notre errance originale.

Parfait oubli de l'oubli. *Thoughtlessness* d'*Homo faber* augurant la mortalité de l'humanité ?

36. Pour reprendre la suggestive proposition de J. Press : « *De-mens*, c'est littéralement la *mens* qui se défait, qui part en morceaux. ». Une « démentalisation ». Dans : *La crise environnementale sur le divan* (p. 207). *Op. cit.*

37. Magnenat, L. (2019). Le propre de l'homme à l'âge de l'Anthropocène : *homo sapiens demens* (p. 145 ss). *Op. cit.* Les soulignés de la citation sont de nous.

Crise environnementale, situation atomique, émergence de l'Intelligence Artificielle... sont autant de « *catastrophes contemporaines* », chacune liée à l'usage de techniques susceptibles d'échapper à toute maîtrise humaine. Elles constituent une menace qui pèse désormais sur toutes les dimensions du vivant selon des situations d'irréversibilité qui se renforcent mutuellement.

La crise écologique ne se réduit pas à un problème technique ou politique : elle est aussi profondément ancrée dans notre psychisme. Quel est l'impact de ces défis globaux sur notre vie émotionnelle consciente et inconsciente, individuelle et collective ? **Pourquoi développons-nous des mécanismes de déni, d'apathie ou d'angoisse qui nous empêchent d'agir ?** Tel est le sujet de ce livre.

S'appuyant sur les travaux de psychanalystes renommés de toute l'Europe, cet ouvrage fait dialoguer psychanalyse et écologie selon une approche interdisciplinaire et novatrice. Toutes et tous prennent pour idéal de leurs engagements l'aspiration à un monde *non* aliénant, et la préservation de la fiabilité de nos cadres de vie. Des fronts de la survivance psychique et de la résistance en situation de catastrophe émergent des textes ici réunis.

Cet ouvrage développe une pensée critique sur nos mécanismes de défense collectifs face à cette menace existentielle. **Il ouvre une réflexion sur notre engagement et notre responsabilité et propose des pistes pour sortir de l'impuissance et favoriser une prise de conscience active et éclairée.**

Le directeur d'ouvrage : Luc Magnenat est psychanalyste, membre formateur de la Société suisse de psychanalyse. Il s'intéresse aux développements de la pensée écologique et à l'entrée de la crise environnementale dans nos vies et dans la clinique psychanalytique.

Les autrices et les auteurs : Adela Abella, Silvia Amati Sas, Christophe David, Luc Magnenat, Vincent Magos, Claire Pagès, Alain Papaux, Hanna Segal, Sally Weinrobe.



9 782386 425585

21 € TTC France

ISBN : 978-2-38642-558-5

Visuel : ©Stefan Schurr – Adobe Stock.com

• EDITIONS IN PRESS •

www.inpress.fr